

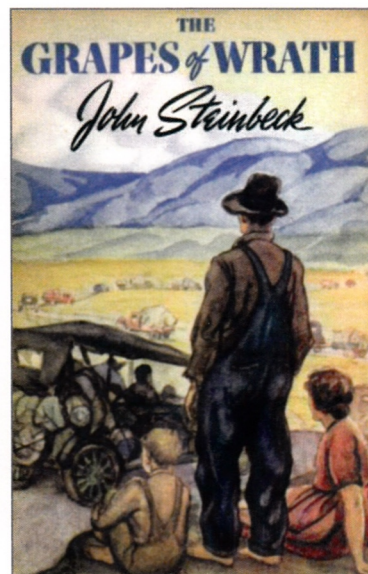
Hier et aujourd'hui

**Bulletin des Amis de l'Instruction
et de l'Agriculture de Sagy
et Saint-Martin-du-Mont**



STEINBECK AU PAYS DU VIN JAUNE

John Steinbeck (1902-1968), prix Nobel de littérature en 1962, est un écrivain américain au succès planétaire. Auteur, entre autres *Des souris et des hommes* (1936), ou des *Raisins de la colère* (1939), il adopte le style du roman social avec pour trame de fond la campagne de sa Californie natale. Mettant en scène des personnages communs, vivant de la terre, issus de la foule des petites gens de la classe ouvrière, Steinbeck dénonce avec un réalisme balzacien la misère et l'exploitation des victimes de la Grande Dépression des années trente. Engagé contre l'oppression des banques, des firmes agricoles ou encore des grands propriétaires, Steinbeck revendique le droit à la dignité des hommes *d'en-bas* sans pour autant s'afficher comme un écrivain socialiste, au sens théorique du terme. Car selon lui, l'accès ultime à la liberté de chacun passe aussi par la propriété privée, à l'image de l'inaccessible rêve de George et Lennie, personnages mi-journaliers, mi-vagabonds du roman *Des souris et des hommes* :



- *Ben voilà. Un jour, on réunira tout not' pèze, et on aura une petite maison et un ou deux hectares et une vache et des cochons et ...*
- *On vivra comme des rentiers, hurle Lennie. Et on aura des lapins.'Continue, George. Dis moi ce qu'on aura dans le jardin, et les lapins dans les cages, et la pluie en hiver, et le poêle, et la crème sur le lait qui sera si épaisse qu'on pourra à peine la couper. Raconte-moi tout ça George.*

Comme le pays qui l'a vu naître, Steinbeck est un homme de paradoxes. Ecrivain, mais aussi chroniqueur, polémiste ou reporter de guerre, ses positions de gauche s'opposent parfois à un anti-communisme primaire ou à des prises de position militaristes, affichant par exemple son soutien au président Johnson lors de la guerre du Vietnam en 1966. Les quelques lignes présentées ci-après montreront bien les reflexes patriotiques de l'écrivain américain.

Par un étonnant jeu de circonstances, Steinbeck s'installe durant quelques jours dans le Jura, à la fin du mois de mai 1952. Suite à un courrier adressé par l'arboisien Louis Gibey, professeur d'anglais haut en couleurs, l'écrivain et son épouse décident de faire étape à Charcigny, quartier de Poligny, dans le cadre d'un périple en Afrique du Nord et en Europe. Logés chez Louis Gibey, les Steinbeck découvrent alors cette France profonde qui sort du rationnement, balancée, sur fond de Guerre Froide, entre les idéaux nés de la résistance et la « bienveillance » américaine du Plan Marshall. De ce séjour à Charcigny, Steinbeck produira un long article intitulé *L'âme et les tripes de la France*, publié dans la revue *Collier's*, un des plus importants magazines américain de l'époque. Le choix d'un tel reportage sur ces simples anonymes, qui ne manqua pas de faire pâler la presse parisienne, fut considéré comme un événement.

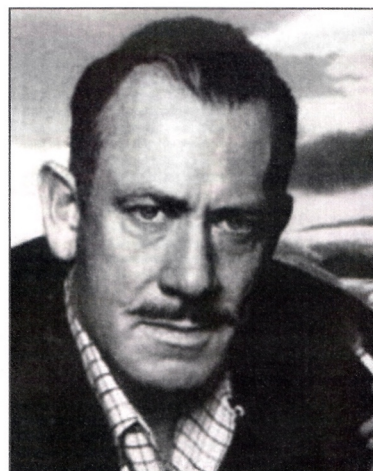


L'épopée du romancier-reporter à travers le Jura est désormais connue grâce au travail de Bernard Cabiron. Professeur de lettres, auteur d'une quinzaine d'ouvrages et de centaines d'articles pour *Le Progrès* ou *La voix du Jura*, Bernard Cabiron nous fait revivre ce moment insolite à travers un petit livre sorti pour la percée du Vin jaune, à Arbois, en février 2011 (ce livre est toujours disponible chez l'auteur). Au vu du succès rencontré, une publication nationale verra le jour au printemps 2012, aux éditions l'Harmattan. Voisin d'un jour avec le stand des Amis de l'Instruction au salon de la Plume à Louhans, Bernard Cabiron nous a conté avec passion l'histoire de *Steinbeck au Pays du Vin jaune*, d'où l'idée d'en produire ici un extrait.

Un grand merci à l'auteur pour son autorisation !

Extrait de « Steinbeck au pays du vin jaune »

« Mais il est temps maintenant de parler politique. D'en parler selon cette norme française dont les charcinois ne dévient jamais d'un poil : soit un mélange de badinage et de sport. La toute récente manifestation parisienne fournit à l'ancien déporté l'occasion d'interpeller Steinbeck en ces termes : « *Je pense que vous auriez pu faire un autre choix que Ridgway pour remplacer Eisenhower* ». On se souvient que le romancier avait assisté à l'émeute organisée par les communistes et qu'il en avait encore gros sur le cœur. « *Pourquoi ?* demande ce dernier. *C'est un excellent homme. Il a fait du bon boulot en Asie. C'est un bon soldat, un bon administrateur. Je suis sûr que les Français pourraient l'aimer. Il a été le premier général important à entrer en France pour la Libération. Alors, qu'est-ce que vous avez contre lui ?* – *Euh... avec tout ce qu'on raconte sur la Corée, renchérit le vice-président de la coopérative, ça la fout mal qu'on nous envoie Ridgway !* – *Et qu'est-ce qu'on raconte ? Vous croyez sérieusement qu'on utilise des bactéries ?* – *Sait-on jamais !* répond le vice-président avec douceur. *On entend tellement de choses. Comment être sûr ?* ». Là, Steinbeck, supportant mal qu'on accuse son pays d'une telle bassesse, commet « une erreur tactique » en s'emportant quelque peu. Il laisse donc entendre à ses interlocuteurs que les chefs communistes, mettant à profit l'ignorance de leurs troupes, ont vraisemblablement fabriqué de toutes pièces cette odieuse calomnie. « *Je peux comprendre, conclut-il, qu'un peuple à moitié illettré et complètement dominé croie à cette histoire de bactéries, mais qu'un français moderne y croie, ça me dépasse !* »



C'est alors que le « vigneron-professeur » interroge son illustre visiteur sur l'identité du prochain président des Etats-Unis. Eisenhower ... un autre ? – « *Sais pas. Vous l'aimez bien ?* – *Oui, on l'aime beaucoup,* explique un vieux paysan. *Il nous comprend. Il a dit qu'on ne devait pas*

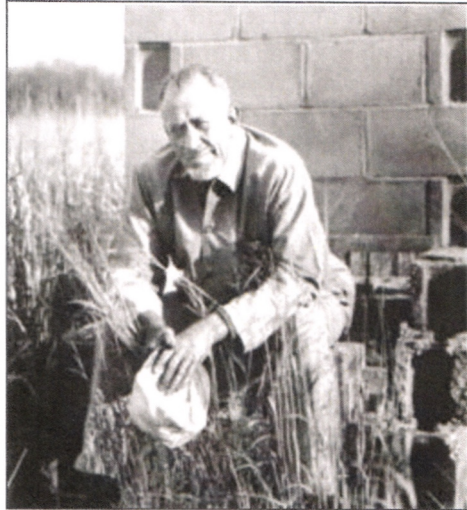
réarmer tant que notre niveau de vie baisserait. Ca nous plaît. On commence tout juste à avoir assez à manger ». Steinbeck fait remarquer que le temps est trop court. L'autre ajoute : « *On a connu la faim sous l'Occupation. On a peur de la famine. On ne veut pas dépenser le peu qu'on gagne pour des canons. – Mais si vous deviez choisir entre un peu de famine et être soumis au Kremlin, lequel des deux prendriez-vous ? – On ne pense pas que le danger soit aussi grand que vous le dites, et on ne veut pas dépenser le peu qu'on a* ». L'écrivain, ayant précisé qu'une partie des impôts qu'il paye (comme tous les américains d'ailleurs) est destinée à réarmer l'Europe, leur demande si, en inversant les rôles, une telle chose plairait aux Français. « *Pas du tout*, répond un ancien poilu portant une énorme ceinture de flanelle et souriant à son verre. *Du reste, il est clair que vous ne faites pas ça pour nous, mais pour vous. Vous nous utilisez pour vous défendre. – S'il arrivait que nous tombions, pourriez-vous survivre ? – On ne veut plus la guerre*, continue l'homme à la ceinture. *J'ai été blessé en 1916, et à nouveau en 1943. Non, on ne veut plus de la guerre. – Vous ne la vouliez pas non plus quand Hitler est arrivé, mais ne pas vouloir, ça ne la pas arrêtée. – Vous pensez que les prières vont stopper les Russes ? Vous ne nous aimez peut-être pas, n'empêche que si nous n'étions pas venus, vous seriez encore sous la botte des Nazis. – Il y avait les Russes*, rétorque le vice-président. *Ils se sont très bien battus. – Supposez*, dit Steinbeck, *que nous ne soyons pas entrés dans cette guerre, et les Anglais non plus. Imaginez que les Russes aient battu les Allemands tous seuls. Pensez-vous vraiment que vous auriez maintenant votre coopérative de vins, vos élections, vos écoles et même vos églises, en toute liberté ? Le croyez-vous vraiment ? Ou bien seriez-vous comme la Pologne, la Roumanie ou l'Allemagne de l'Est ? Connaissez-vous un seul exemple où les Russes ne se sont pas installés dans un pays quand ils le pouvaient ? Et une fois installés, ont-ils laissé une parcelle de liberté ?* ».

Plusieurs bonnes raisons incitent l'écrivain à mettre les points sur les i face à un auditoire aussi récalcitrant. La Guerre Froide, son poids d'alarme planétaire, la terreur de voir l'URSS satelliser de nouveaux territoires. Le fait que les Alliés, comme tous les vainqueurs, entendent bien dicter l'histoire à leur manière, la dicter notamment à une Europe qui a perdu sa puissance militaire. Le fait également que les USA, ne cherchant pas à contrevenir au principe de réalité, jouent dorénavant leur rôle de gendarme du monde. A cette foi en la mission américaine et en son bien-fondé s'ajoute l'agacement causé par la sottise qui nourrit la rumeur. Comme on le voit, sa courte aventure jurassienne à Charcigny permet à Steinbeck de croiser les armes avec des gens pour qui se montrer intraitable relève de l'honneur. Au fond, ces petites gens entêtés, un peu fine mouche, un peu roublards, ces vieux routiers de la vie auxquels on n'en raconte pas, ces rustres, ces perpétuels râleurs, aussi insatisfaits des circonstances que de leurs produits maison, il les trouve attachants. De tels énergumènes, il en a d'ailleurs rencontrés dans son pays, beaucoup dépeints dans ses romans. Une fois encore, c'est l'innombrable armée de l'ombre, reproduisant à l'infini ses bosseurs anonymes, ses maudits de la prospérité, ses déçus du destin, mais surtout ses hommes et ses femmes entiers, généreux, inondant la planète et qui conservent jalousement, en paroles du moins, le droit de dire NON. Non aux systèmes nébuleux. Non aux semonces prononcées par les catastrophes. Non à l'ordre, à l'autorité, au chef comme au patron.

Sacrées caboches.



Baste. Revenons à la cuisine du professeur-vigneron. Un convive au chapeau bosselé, articulant avec peine à cause des incisives qu'il n'a plus, dit en forme d'épilogue : « *Tout cela est très troublant ... Quelquefois, on pense que vous devriez nous laisser tranquilles. – Est-ce à dire que vous ne voulez pas de l'argent du Plan Marshall ?* » lui répond Steinbeck. – Du coup, Gibey lui-même en rajoute une couche en déplorant le dysfonctionnement d'un plan qui donne de l'argent aux grandes entreprises et pas aux petites. Résultat des courses : les premières se développent, les secondes crèvent. C'est inquiétant, d'autant plus que les hommes politiques se révèlent



impuissants devant cette injustice. Décidément, on ne peut pas faire confiance aux élus. L'américain avoue qu'il n'entrera pas dans des détails qu'il ignore, mais certifie qu'à son avis, seules les grosses entreprises sont en mesure de fabriquer du matériel militaire lourd et qu'en toute logique les petites doivent s'associer. « *Est-ce qu'elles font ça ? – Nous, on pense que la plus grande partie de l'argent va aux riches, s'entête le professeur. – Pourtant, vous m'avez confié que vous êtes en train de nous remettre sur pied. Ne pensez-vous pas que notre aide y soir pour quelque chose... Et puis tous les hommes politiques ne sont pas mauvais* ». Le jeune homme au pantalon d'aviateur fait observer que la vie politique des USA n'est pas exempte de scandales, ce dont la presse fait ses choux gras. « *OK enchaîne Steinbeck, mais il*

existe chez nous des milliers de personnes honnêtes grâce auxquelles l'ensemble tient bon. C'est ça qui compte. » Et il ajoute : « *Le gouvernement américain n'est pas près de s'écrouler.* » Gibey, comme tout irréductible français, oublie ses lunettes et son élastique quand ça l'arrange. S'il est bien luné, les premières lui servent à voir les qualités du monde, le second à rester flexible avec l'adversité. Hélas, aujourd'hui est un jour sans. La Némésis du quartier l'emporte : « *Pas de pitié pour les hommes politiques, rabâche-t-il. Ils nous en ont trop fait pendant la dernière guerre !* »

Bernard CABIRON

Site de l'auteur : www.bernardcabiron.com